

Enfin, à la nuit tombée, lu s'écria :
— Nous voilà à Chiang Mai !
Chiang Mai, la ville des temples et des pagodes, des potiers, des orfèvres et des marchands de bois de teck. Mais ils n'étaient pas venus en touristes. A peine sortis de la gare, ils cherchèrent un hôtel, car, dès l'aube, les choses sérieuses devaient commencer.

De Chiang Mai ils rejoignirent en autocar un village proche de la frontière birmane. Ensuite, ils continuèrent à pied, guidés par lu sur des sentiers de montagne. Elle marchait en tête, une sacoche en bandoulière, tandis que les deux Français portaient des sacs à dos.

Celui de Pierre Arias était deux fois plus lourd que celui de Louis Merriot, parce que le gros homme avait déjà son propre poids à traîner.

Ils escaladèrent des pentes abruptes, cheminèrent à flanc de coteau, longèrent des précipices vertigineux, et parvinrent enfin au sommet d'une montagne qui dominait toute la région. A l'ouest, le soleil commençait à baisser, et quelques nuages s'accrochaient aux pics voisins. Ils déposèrent leurs fardeaux et s'assirent dans l'herbe, à l'ombre d'un rocher.

Iu indiqua du doigt la vallée qui s'étendait à leurs pieds.

— Là, c'est la Birmanie, dit-elle. Nous descendrons quand il fera nuit. Dangers maak-maak. Beaucoup dangers

— Quels dangers? demanda Louis Merriot avec une pointe d'anxiété dans la voix.

— Gardes frontières thaïlandais, dit Iu. Et puis aussi gardes birmans. Et puis brigands. Brigands maak-maak. Et puis...

— Arrête, gémit Louis Merriot. La liste est déjà assez longue.

— Et puis les plus dangereux, trafiquants de drogue, ceux qui vendent le pavot pour faire opium et poudre blanche qui tue.

— L'héroïne, expliqua Pierre Arias. Louis Merriot était livide.

— Comment allons-nous échapper à tous ces assassins?

— Ne t'inquiète pas. Tu sauras nous éviter les rencontres désagréables. Nous franchirons la frontière à la faveur de l'obscurité. Ils se reposèrent en attendant la nuit. Tu et Pierre Arias bavardèrent en observant les alentours. Louis Merriot, assis dans son coin, continuait à résoudre des problèmes de mots croisés pour tuer le temps et pour tromper sa peur.

Quand le soleil eut disparu à l'horizon et que les cris des oiseaux nocturnes commencèrent à retentir, Tu donna le signal du départ. Ils ramassèrent leurs sacs et descendirent en file indienne par un chemin en lacet. La fraîcheur de la nuit rendait leur progression moins pénible, mais ils devaient avancer prudemment, car ils voyaient à peine où ils mettaient les pieds. Au bout de deux heures de marche, ils arrivèrent dans la vallée.

— Maintenant, dit lu, attention ! Attention maak-maak ! Pas faire bruit.

Ils continuèrent avec mille précautions, sursautant dès qu'un lézard se réfugiait dans les buissons et qu'une chauve-souris leur frôlait les cheveux.

Soudain, des voix résonnèrent sur leur droite. lu et Pierre Arias s'arrêtèrent net. Louis Merriot, surpris, alla se cogner contre celui-ci.

— Ouille ! gémit-il en trébuchant. Pierre Arias l'attrapa par une épaule et lui colla sa main sur la bouche.

— Silence ! chuchota-t-il.

Ils s'immobilisèrent, l'oreille aux aguets, prêts à défendre leur vie. Les avait-on repérés ? Durant quelques instants, il leur sembla apercevoir des silhouettes, mais, par bonheur, les voix s'éloignèrent. Gardes-frontières, simples voyageurs ou trafiquants de drogue ? Ils ne sauraient jamais qui ils avaient croisé, et cela valait mieux ainsi. Après cet incident, le reste de la nuit se déroula sans anicroche. Ils marchèrent, marchèrent, marchèrent. Au moment où un soleil rouge émergea entre deux montagnes, lu se tourna vers ses amis.

— Maintenant, reposer.

Ils avaient tous les trois une mine réjouie. Même Louis Merriot souriait de toutes ses dents. Ils étaient morts de fatigue, leurs jambes ne les portaient plus, les courroies de leurs sacs leur meurtrissaient les épaules, mais ils avaient remporté leur première victoire.

Au cours des jours suivants, ils progressèrent dans la jungle, évitant les rares villages de paysans et les chemins fréquentés par les trafiquants d'opium. Ils marchaient surtout le matin et dans la soirée, et profitaient des grandes chaleurs de l'après-midi pour faire la sieste. Malgré son gros sac à dos, Pierre Arias gardait une démarche athlétique.

La petite Iu, en revanche, commençait à manifester sa lassitude, et Louis Merriot souffrait comme un beau diable. Ses pieds n'étaient plus que deux énormes ampoules, et la sueur coulait par tous les pores de sa peau. On avait presque l'impression qu'il fondait à vue d'œil. Cependant, il leur suffisait de penser au bouddha d'or pour reprendre courage. Chaque heure de marche, chaque effort, chaque pas les rapprochait de la montagne décrite par sir Richard Bolingworth.

Et pourtant, ils faillirent bien ne jamais arriver à destination. Le troisième jour, au crépuscule, alors qu'ils se frayaient le chemin dans une forêt de bambous, une ombre leur barra soudain le passage.

— Aaaaah ! cria l'homme.